



abc

LE FRANCE

8, rue de la Valse ST-ETIENNE
Tél. 77.32.76.96 - Répondeur 77.32.71.71

ROUTE ONE/USA

Réalisateur: Robert Kramer

JE VEUX MARCHER SUR CETTE ROUTE SOLITAIRE.

C'est sûr, je le veux.

C'est dans mon sang.

J'ai vécu hors des USA pendant presque 8 ans. J'aimerais y retourner maintenant pour une visite, pour voir ce qui s'est passé, pour fouiller cette idée très illusoire de "chez soi". Chez moi, chez moi.

Je viens de la côte Est des USA. J'ai fait la Route no. 1 du Maine à la Floride; enfant dans le siège arrière de la voiture de mes parents; en train. Plus tard en stop et en conduisant d'une possibilité à une autre.

Cela me semble être le bon moment pour retourner voir ce qui s'y trame.

*Mon regard est plus clair parce que j'ai été loin si longtemps. Je veux écouter. Et cette transition dont je parle, cette transformation de la société américaine est une phase particulièrement intéressante, à mesure que les pressions politiques et économiques s'exercent de nouveau et que le pays fait le fier en attendant les élections présidentielles. **Robert Kramer***

UN AMERICAIN EN AMERIQUE

On craint d'abord que les scénarios ne soient trop légers, fuyants et mal maîtrisés, mais finalement, ils s'avèrent simplement vagabonds, à l'image nomade des héros et peut-être aussi un peu désemparés par leur propre mélancolie. Quand Robert Kramer tourne, il n'a pas de plan, seulement quelques exigences: *le plus important dans Route One/USA, dit-il, c'était de laisser intacte la rencontre entre la caméra, ma caméra et la réalité que je trouvais en face de moi, les gens, les décors...Il fallait inventer les moments vécus, ces moments qui comptent. Vivre l'expérience de ces moments, c'est trouver le film lui-même. Il n'a jamais été question d'illustrer un thème ou de prétendre définir objectivement une réalité. Les choses que nous connaissons, nous les avons rarement filmées.*

Partant de ce point de vue esthétique, Robert Kramer s'efface presque complètement pour laisser parler la route. il veut son documentaire aussi dépouillé que possible: sans commentaire, ni voix-off. Simplement une petite musique qui accompagne une grande routine, pour composer, dit-il, un film qui, dans sa fluidité, sa densité, permettrait au spectateur d'entrer lui-même dans le voyage à travers les signes et leurs suggestions ambiguës. La caméra, d'abord intruse, prendra ensuite toutes les places qu'elle pourra, qui lui seront accordées, cherchant le maximum de distance, d'innocence. Comme pour un événement exceptionnel, inhabituel, elle ne semble pas avoir de mots pour désigner ce qu'elle a sous les yeux. Pas de hiérarchie des événements. Le passé tragique de la guerre du Viet-nam est donc contemporain du temps du film. *Tout est mis sur le même plan, tous les personnages sont simultanément présents et peuvent se rencontrer par delà les distances.*

Le cinéma de Robert Kramer s'arrête où commencerait le cinéma d'aventures. Les personnages de légende qui peuplent les oeuvres hollywoodiennes sont mythiques, peut-être parce qu'ils sont l'image d'un paradis perdu. Ils sont par la même occasion une promesse d'avenir. Robert Kramer refuse catégoriquement cette optique, préférant le réel cru à un imaginaire consolateur. Ses personnages, saisis dans la réalité la plus ordinaire, sont souvent mal dessinés, flous, ne deviennent jamais des «types» et encore moins des mythes. Kramer s'est toujours intéressé non aux personnages un par un, mais peut-être à ce qui les lie et qui serait la tribu.

Ce retour vers la terre natale est un constat désespéré. Nous n'en sommes plus à l'époque de la contestation et de l'utopie, mais peut-être à celle de la décomposition d'une société tribale. Le regard que pose Kramer est proche d'une vision d'Apocalypse sourde. Mais nous savons que le sujet que choisit le cinéaste est toujours placé au deuxième plan de ses films. On peut imaginer Kramer filmer simplement une histoire de nuages dont l'auteur resterait comme à son habitude absent. Dans *Route One/ USA*, il continue son trajet comme un topographe parcourt un territoire presque illimité. Nous ne savons toujours pas où Kramer va, s'il est changé par le voyage, ou demeuré identique. Une chose est sûre: il a réalisé une petite centaine de romans sans épaisseur romanesque, une centaine d'épopées sans une pointe d'épique. *Route One / USA* ressemble à une vaste vue d'avion. Reste l'art de Kramer: cette manière rêveuse de filmer qui fait que chacun de nos gestes, de nos événements ou de nos existence prend une dimension

d'éternité. La société américaine est selon lui au point mort et les morts sont souvent plus vivants que nous. Le temps pris comme continuité est en morceaux. Nous aussi.

S'il fallait garder une image de ce grand périple américain, nous garderions celle-ci: un homme campé devant le monument aux morts du Viet-nam de Washington, tentant de saisir le nom d'un de ses parents, gravé sur ce mur sombre, en le crayonnant, comme font les enfants avec une feuille blanche et des pièces de monnaie. C'est un acte de mémoire physique, qui fait songer à cette parole de Faulkner dans *Absalon, Absalon: la mémoire n'existe pas : le cerveau ne reproduit que ce que les muscles cherchent en tâtonnant: ni plus, ni moins, et le total qui en résulte est d'ordinaire incorrect et faux et ne mérite que le nom de rêve*. Si les hommes de *Route One* ont presque été «futilisés» par la nuit, presque disparus, le film existe, vivant, violent. L'auteur se bagarre pour la continuité de l'espèce, qu'il pense en voie de disparition. Sur le plan strictement esthétique, Robert Kramer nous dit ceci: le drame de la vie de l'homme est peut-être dans la disproportion de valeurs, qui accentue le signe au détriment de la réalité.

La Route n°1: Elle Court sur 5.000 km.

La Route n°1 est la plus ancienne des USA. Elle longe toute la côte atlantique de la frontière canadienne dans l'Etat du Maine à la pointe de Key West en Floride, à 150 km de Cuba environ. 77.000.000 de personnes (le tiers de la population américaine) vivent le long de cette route. Elle présente tous les contrastes: le nord et le sud; les régions isolées et rurales et les grandes zones métropolitaines (de fait une seule masse urbaine qui s'étend de Boston à Washington).

La route n°1 a tout vu, tout vécu. Sa géographie, sa démographie et son architecture constituent un étalage bizarre de 300 années d'histoire nationale.

Le passé, le présent, le futur tel un sandwich

La route n°1 et toute la vie aux alentours accumule trois stades d'expériences. Elle court à travers le coeur des années coloniales et révolutionnaires. L'indépendance fut déclarée ici. La bataille a fait rage dans les ports, du sud au nord de cette route. Et Alexis de Tocqueville, voyageur au flair remarquable, suivit son chemin, cherchant les signes du

caractère national.

Au 19ème siècle et au début du 20ème siècle, la route n°1 était une colonne dorsale spectaculaire qui reliait tous les centres urbains de l'Est; ceux de l'industrie, de la finance ou du commerce. Cette route était le lien indispensable, et d'une certaine manière le symbole même, de cette période d'expansion économique miraculeuse: le premier grand décollage de l'histoire moderne.

A présent, de la même façon que les fondements économiques des USA se sont transformés, la route no.1 a changé.

On pourrait dire que cette autoroute est vieillotte; qu'elle disparaît dans les villes et les centres urbains qu'elle traversait autrefois. Elle est toujours là, bien sûr, mais maintenant, dans l'ombre du nouveau réseau routier inter-états. En fait, la route n°1 se transforme en une suite continue de courts fragments de routes locales qui s'enchevêtrent vers le futur incertain des USA.

Incertain puisque le PNB par habitant qui était le plus élevé du monde en 1950 est aujourd'hui le 10ème, incertain car les industriels constituant le noyau de l'économie américaine jusqu'aux années 50 ont connu un déclin dramatique.

Entre temps, la route no. 1 court.

Elle court et traverse cette géographie incertaine. Ici, les conséquences de ces changements économiques sont partout visibles: la récession, le chômage, le sous-emploi sont la règle.

Parfois, on pourrait croire que la vie s'est arrêtée: les vieilles minoteries abandonnées, les usines de briques rouges aux verrières éventrées, les petits ports de pêche dont toute flotte a disparu, les fronts de mer et les jetées des stations balnéaires désertées, des kilomètres de motels des années 50, de stations services condamnés, décrépits qui attendent des voyageurs qui ne viendront jamais plus sur la route no. 1. Et puis, bien sûr, il y a ces îles modernes d'acier et de verre. Des villes fondées entièrement sur des concepts nouveaux: les assurances, les technologies de pointe, l'informatique, l'éducation supérieure, les médias, les loisirs. Une économie de transition, une culture en transition, un empire en transition, et des individus qui se conforment à cette transition .

Dossier distributeur